

HOMÉLIE 23

«Plût à Dieu que vous voulussiez un peu supporter mon folie ! Vous faites plus, vous me supportez moi-même.»

1. Avant de se louer, il use de précaution. Il s'excuse à diverses reprises, encore qu'il soit suffisamment excusé par la nécessité où il se trouve de parler, et par ce qu'il avait déjà plusieurs fois répété. Il se souvenait des péchés que Dieu avait oubliés, et, dans sa confusion, il se reconnaissait indigne du titre d'apôtre; donc il est évident, même pour les plus grossiers, qu'il n'obéit pas en s'exaltant à des pensées de vaine gloire. Je vous étonnerai peut-être, mais cet éloge de ses propres actions dans sa bouche était plus nuisible qu'utile à sa gloire, puisque beaucoup en étaient scandalisés. Cela ne l'arrêtait pas; une seule chose l'occupait, le salut de ceux à qui il s'adressait. Voyez néanmoins, par égard pour les faibles, avec quels ménagements infinis il procède à sa louange : «Plaise à Dieu, s'écrie-t-il, que vous supportiez un peu mon folie ! Bien plus, vous me supportez.» Admirez cette sagesse ! En disant : «Plût à Dieu,» il fait entrevoir que son sort est entre leurs mains ; mais par l'affirmation qui suit ces paroles, il montre qu'il a la plus grande confiance en leur bienveillance, qu'il les aime et qu'il en est aimé. Il y a plus, ce n'est pas d'une bienveillance ordinaire, c'est d'un amour ardent et passionné qu'ils doivent être animés pour le supporter dans ses imprudences. C'est pourquoi il ajoute : «Je vous aime d'une jalousie de Dieu.» Au lieu de dire simplement : Je vous aime, il se sert d'expressions plus vives. La jalousie est naturelle aux âmes qui aiment passionnément, un amour violent pouvant seul la produire. Mais, afin de se justifier de toute idée de gloire, de fortune, ou de toute autre chose pareille, dans l'exposé de son amour, il ajoute : «d'une jalousie de Dieu.» N'entendez pas qu'il y ait en Dieu le moindre trouble, quand on parle du zèle qui l'anime; il ne saurait y avoir d'agitation en lui. Paul veut montrer par là qu'il agit uniquement en faveur de ceux qu'il aime avec tant d'ardeur, et qu'il poursuit leur salut seul, et non ses intérêts personnels.

Le zèle de l'homme est tout différent, il tend toujours à assurer le repos privé. Est-ce à dire qu'il veut couvrir de honte l'objet aimé ? Non; mais il ne veut pas que ceux qui aiment soient victimes; il leur assure la première place, tout en réservant à ceux qu'ils aiment une moindre part dans la gloire. Le zèle de Dieu ne ressemble pas à celui-là. Que m'importe, dit l'Apôtre, d'être parmi vous dans une condition inférieure, pourvu que je vous voie bons ? Mon zèle, comme le zèle de Dieu, est ardent et pur. «Je vous ai fiancés à cet unique époux qui est Jésus Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge chaste.» Ce n'est donc pas pour moi que je suis si empressé, mais pour celui à qui je vous ai fiancés. Maintenant, c'est le temps des fiançailles, plus tard, quand ce cri retentira : L'Epoux est ressuscité, ce sera le jour des noces. Ô merveille ! Ici-bas ceux qui étaient vierges avant les noces ne le sont plus après; là-haut ces noces saintes seront une source de virginité pour ceux même qui n'avaient plus cette vertu précieuse. Ainsi l'Eglise est absolument vierge. Paul s'adresse à tous, aux époux et aux épouses. Mais, en nous fiançant, qu'apporte-t-il ? que donne-t-il ? Ni or, ni argent, le royaume des cieux; c'est pourquoi il disait : «Nous sommes ambassadeurs pour Jésus Christ;» et il prie avant de recevoir une épouse.

Lisez dans l'histoire d'Abraham une figure de ces choses. Abraham envoya son fidèle serviteur choisir une épouse infidèle; Dieu envoie maintenant ses serviteurs donner à son Fils l'Eglise pour épouse, comme il envoyait autrefois les prophètes qui tenaient ce langage : «Ecoute, ma fille, et vois; oublie ton peuple et la maison de ton père, le roi s'éprendra de ta beauté.» (Ps 44,11-12) Entendez-vous le prophète préparer ces noces saintes ? Entendez-vous avec quelle confiance l'Apôtre s'écrie après lui : «Je vous ai fiancés à cet unique époux, Jésus Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge chaste ?» Encore une fois, quelle prudence ! A l'appui de cette parole : Il est juste que vous me supportiez, il n'allègue pas la supériorité de sa fonction, ni ses propres intérêts, mais, chose qui devait les honorer beaucoup, il les appelle une épouse, s'attribuant simplement le rôle de paranymphe. Puis il ajoute : «Mais je crains que de même qu'Eve fut trompée par l'astuce du serpent, vos esprits se corrompent, se détournent de la simplicité qui est en Jésus-Christ.» Vous périrez sans doute, et je souffrirai avec vous de votre perte. Voyez avec quelle sagesse il parle, quoiqu'ils fussent déjà corrompus, comme l'indiquent ces paroles : «Après que votre obéissance sera accomplie,» (II Cor 10,6) et ces autres : «J'en pleurerai beaucoup qui ont péché.» (Ibid., 12,2) Il ne le dit pas ouvertement; mais aussi, pour ne pas favoriser leurs mauvais penchants, il

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

exprime ses craintes. Ni une condamnation ouverte, ni un silence absolu, les deux étant également inopportuns; un juste milieu plus sage qui s'éloigne également d'un blâme sévère ou d'une confiance entière. Il les console donc, mais en même temps, par le fait qu'il rappelle, il les anime d'une crainte salutaire et leur enlève la sécurité du pardon. Le serpent était rusé et la femme bien faible, cela n'empêche pas la coupable d'expié durement sa faute.

2. Prenez donc garde d'avoir le même sort, et que rien ne vous serve d'excuse. Les promesses du serpent valaient celles qui vous sont faites, et c'est là ce qui trompa la femme. D'où il est évident que les fidèles avaient été trompés par la jactance et l'orgueil des faux apôtres, Mais en voici une meilleure preuve : «Si celui qui vient vous prêchait un autre Christ que celui que nous annonçons, si vous receviez un autre Esprit que vous n'avez pas reçu, ou un autre Evangile que celui que vous avez embrassé, vous le supporteriez fort bien.» Remarquez qu'il ne dit pas : Je crains que de même qu'Adam a été trompé; il les compare à une femme pour s'être laissés induire en erreur, car c'est le propre des femmes d'être trompées. De même, au lieu d'ajouter : C'est ainsi que vous pourriez être trompés, il poursuit sa métaphore : «Je crains, dit-il, que vos esprits ne se corrompent, se détournant de la simplicité qui est en Jésus Christ.» De la simplicité, non de la ruse; leur chute, il l'attribue non à un défaut de foi, ni à une grande malice, mais à leur faiblesse, et néanmoins, même dans ce cas, ils n'ont pas de pardon à espérer, comme il le fait voir par l'exemple d'Eve. Or, si le pardon ne peut pas être obtenu, les choses étant ainsi, l'obtiendrait-on davantage si on avait obéi à des motifs de vaine gloire ? «Si quelqu'un venait vous prêcher un autre Jésus que celui que nous vous prêchons;» donc, si les Corinthiens sont dans l'erreur, ce n'est pas de lui qu'elle vient, mais des faux docteurs qu'ils ont écoutés. «Si vous receviez un autre Evangile et un autre Esprit que ceux que vous avez reçus, vous le souffririez bien.» – Quoi donc ! vous disiez aux Galates : «Si quelqu'un vous annonce un autre Evangile, qu'il soit anathème,» (Gal 1,9) et maintenant vous dites : «Vous le souffririez bien ?» Le même langage, il faut tantôt le repousser et fuir ceux qui le tiennent, tantôt, au contraire, le supporter. Pourquoi dites-vous, dès qu'ils enseignent les mêmes choses que nous : Il n'est pas bon de les entendre ? Faudrait-il les écouter s'ils parlaient autrement ? – Prenons bien garde ici : un précipice est sous nos pas si nous passons trop vite, et nous ouvrons les portes à toutes les hérésies. Quel est donc le sens de ces paroles ?

Les faux docteurs condamnaient l'enseignement des apôtres comme imparfait, et prétendaient donner une doctrine plus complète. Parlant souvent et beaucoup, il est probable qu'ils glissaient dans leurs discours de grossières erreurs, et c'est pourquoi Paul rappelle le souvenir d'Eve trompée par l'espérance d'une nouvelle grandeur. Déjà il faisait allusion à ces mêmes idées dans une lettre précédente : «Vous êtes déjà riches, et vous réglez sans nous;» et encore : «Nous sommes insensés à cause de Jésus Christ; mais vous, vous êtes sages en Jésus Christ.» (I Cor 8,10) Ces faux apôtres, tout imbus de la sagesse humaine, devaient se perdre en vains discours, comme l'indiquent ces paroles : S'ils vous enseignaient quelque chose de plus, s'ils vous prêchaient un autre Christ qu'il ne convient pas de prêcher, nous-mêmes n'en tenant aucun compte, vous le supporteriez bien. Il se hâte d'ajouter : «Que nous n'avons pas prêché.» Si leur foi est la nôtre, qu'avez-vous à demander ? Quoi qu'ils puissent dire, ils n'en diront pas plus que nous. Remarquez l'exactitude de ces expressions. Comme ces apôtres d'erreur parlaient beaucoup, pour se donner plus d'autorité, et revêtaient leur parole de tous les charmes du discours, au lieu de dire : Si celui qui vient à vous parle plus longuement, il dit : «Si celui qui vient prêcher un autre Jésus.» Que faisaient ici les longs raisonnements ? «Si vous avez reçu un autre Esprit.» Encore ici les longs discours n'avaient rien à faire; car cela s'entend d'une richesse spirituelle conférée à l'âme. «Ou un autre Evangile que celui qui vous a été annoncé.» Pas plus cette fois que les autres, l'élégance du langage n'était requise. «Vous le supporteriez bien.» Avec quelle insistance il fait observer que ces hommes n'ont rien enseigné de plus, ni de nouveau ! A chacune des paroles qu'il prononce, la remarque arrive. «Si celui qui vient, prêche un autre Jésus que nous n'avons pas prêché; si vous recevez un autre Esprit que vous n'avez pas encore reçu; si vous acceptez un Evangile que vous n'avez pas encore accepté.» Il indique ainsi qu'il faut moins se demander s'ils ont donné des enseignements nouveaux, que si les enseignements étaient utiles et vrais. Si ces enseignements n'étaient pas opportuns, et si, à cause de cela, nous les avons laissés de côté, y a-t-il lieu de tant admirer ceux qui les donnaient ?

3. Mais, direz-vous, puisqu'ils enseignaient les mêmes choses, pourquoi les condamner ? – Parce que, sous le voile de la vérité, ils glissaient de dangereuses erreurs. Encore il le dit moins ouvertement que plus tard dans ces paroles : «Ils se transfigurent en apôtres du Christ.» Déjà, cependant, par des accusations plus légères en apparence, il vent

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

détourner les disciples du joug de leur autorité, moins dans une pensée de rivalité personnelle, que pour le plus grand bien de tous. – Mais alors pourquoi ne pas défendre à Apollo, homme éloquent et instruit dans la science de l'Écriture, de parler ? pourquoi promettre, au contraire, qu'il va l'envoyer bientôt ? – Parce que son érudition ne l'empêchait pas de garder l'intégrité du dogme, ce que les autres ne savaient pas faire. C'est pourquoi il les combat ouvertement et blâme ses disciples de s'attacher à eux. Ah ! si dans l'ordre des vérités utiles ils vous apprenaient des choses que nous ne vous eussions pas dites, nous ne vous défendrions pas de les entendre, mais, si nous vous avons enseigné tout ce qu'il vous importe de savoir, d'où vient l'autorité qu'ils ont prise sur vous ? «Je pense bien n'avoir pas moins fait que les plus grands des apôtres,» non pas que les faux docteurs dont je parle, mais que Pierre et les autres. S'ils ont donc plus de science que moi, combien en ont-ils plus que ces derniers ? Modération vraiment admirable ! Il ne dit pas : Les apôtres n'ont rien enseigné que je n'aie enseigné moi-même; mais seulement : «Je pense,» c'est-à-dire, je crois n'être inférieur en rien aux plus grands des apôtres. Comme c'était en apparence une condition d'infériorité pour lui d'avoir été précédé par les autres apôtres, qui avaient ainsi acquis plus de réputation et un nom plus célèbre, comme on voulait en abuser contre lui, il ne recule pas devant la comparaison, il parle d'eux avec éloge, ne les appelle pas seulement des apôtres, mais de grands, d'illustres apôtres, faisant allusion à Pierre, à Jean, à Jacques.

«Car, si je suis inhabile dans l'art de parler, je possède la science. Il Les corrupteurs des Corinthiens étaient d'habiles rhéteurs rompus dans l'art de la parole, et en cela ils étaient supérieurs à Paul; et Paul, au lieu de rougir de son infériorité, s'en glorifie. Il ne dit pas : Si je suis inhabile dans l'art de parler, ils le sont comme moi. Non; on n'aurait pas manqué d'interpréter ces paroles dans un sens de dénigrement injurieux pour les uns, et trop manifestement à la louange des autres; il va droit au but, et c'est à leur enseignement qu'il s'en prend. Déjà, dans la lettre précédente, il s'était efforcé de montrer que, loin de servir l'apostolat, l'éloquence humaine obscurcissait la gloire de la croix. «Je ne suis pas venu à vous, disait-il, dans la sublimité de la parole et de la sagesse humaine, de peur que la croix du Christ ne soit rendue inutile,» (I Cor 1,17) revenant plusieurs fois sur la même pensée, et reprochant aux docteurs leur peu de science, ou plutôt la pire des ignorances. Quand il s'agissait de grandes choses, il se comparait volontiers aux apôtres; il ne le faisait pas à propos de ce qui avait quelque apparence de faiblesse, et, s'attachant à la chose elle-même, il en démontrait à l'encontre de tous l'excellence merveilleuse. En d'autres temps, il se disait le dernier des apôtres; que dis-je ? il se déclarait indigne d'être appelé apôtre. Maintenant c'est autre chose : les circonstances l'y forçant, il ose dire qu'il n'est inférieur en rien aux plus illustres des apôtres. Il savait combien, en parlant de la sorte, il était utile aux disciples; aussi se hâte-t-il d'ajouter : «Nous nous sommes fait connaître à vous sous tous les rapports.» C'était accuser les faux apôtres d'agir avec duplicité. Déjà il avait dit qu'il ne vivait pas pour lui-même, qu'il parlait avec franchise et ne prêchait pas par intérêt. Chez eux, les apparences démentaient la réalité; chez lui, non. Voilà pourquoi il se glorifie, en toute occasion, de ne rien faire par la vaine gloire, et de ne jamais rien dissimuler. Ce qu'il avait dit auparavant : «Nous recommandant à la conscience de tous les hommes par la manifestation de la vérité,» (II Cor 4,2) il le répète en ces termes : «Nous nous sommes fait connaître à vous sous tous les rapports.» Que signifient ces paroles ? Nous sommes inhabiles, et nous ne le cachons pas; nous avons reçu des dons de quelques-uns, et nous le disons. Vous-mêmes, vous vous êtes montrés généreux envers nous, et nous ne songeons pas à le nier comme eux, mais nous vous révélons tout avec la plus grande franchise.

C'est là le langage d'un homme plein de confiance en ceux à qui il parle, et désireux de tout rapporter à la vérité. Aussi invoque-t-il toujours leur témoignage; maintenant dans les termes déjà cités, et plus haut par ces paroles : «Nous ne vous avons rien écrit que vous n'ayez lu et connu.» Sa justification faite, il continue sur un ton plus sévère : «Ai-je donc péché, dit-il, en m'humiliant pour que vous soyez élevés ?» Et, développant sa pensée, il ajoute : «J'ai dépouillé d'autres Églises, en acceptant d'elles une aumône pour vous servir;» c'est-à-dire, je me suis trouvé dans les plus grandes angoisses, «en m'humiliant moi-même.» Est-ce donc ce que vous me reprochez ? Et pourquoi vous irritez-vous contre moi ? Parce que j'ai tout enduré pour vous élever, l'humiliation, la pauvreté, la détresse, la faim ? Mais comment les disciples étaient-ils élevés, tandis qu'il était dans l'angoisse ? Ils se fortifiaient davantage, sans se heurter à aucune pierre d'achoppement. Oh ! quelle honte pour eux, et quelle preuve de leur faiblesse que Paul ne pût les élever qu'en s'abaissant lui-même ! Est-ce donc mon humilité que vous me reprochez comme un crime ? Mais n'est-elle pas la source de votre élévation ? Comme on lui reprochait, ainsi qu'il venait de le dire, d'être humble en

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

présence des disciples, et plein d'arrogance loin d'eux, il se justifie pour les frapper de nouveau : C'est à cause de vous, dit-il, que j'ai agi de la sorte. «J'ai dépouillé d'autres Eglises.» Encore cette fois, il a l'air de parler durement; mais ce qui précède enlève à ces paroles leur apparente sévérité. Il avait dit : Supportez un peu mon imprudence, et voilà qu'il se glorifie d'abord de ses hauts faits ! C'est ce que le monde recherche davantage, et les ennemis de Paul ne manquaient pas de s'en prévaloir pour réussir. Aussi, avant de parler de ses périls et de ses miracles, il parle du mépris des richesses, dont les faux apôtres faisaient tant de bruit, et, comme il le donne à entendre, qu'ils pratiquaient si peu.

4. Ce qui excite justement l'admiration, c'est que Paul, ayant le droit d'affirmer qu'il a gagné son pain à la sueur de son front, passe outre sans le dire, tandis qu'il met en avant une chose très propre à leur donner de la confusion sans doute, mais peu glorieuse pour lui, à savoir qu'il a reçu des autres. Au lieu de dire : J'ai reçu, il dit : «J'ai dépouillé,» j'ai ruiné, j'ai appauvri, et cela, non pour des dépenses somptueuses, mais pour les besoins de chaque jour, car c'est le sens du mot qu'il emploie. Que dis-je ? «J'ai agi de la sorte pour vous servir.» C'est vous que j'évangélise, et d'autres me donnent la nourriture que vous me devriez. Double ou plutôt triple faute : il était au milieu d'eux, il les servait, il leur demandait de quoi soutenir sa vie, mais inutilement; d'autres lui venaient en aide. Que ces derniers fidèles leur étaient donc supérieurs ! Quel contraste entre le zèle des uns et l'apathie des autres ! Eux ne savaient pas même le soutenir présent, quand ceux-là le nourrissaient absent. Après ces reproches sévères, voilà qu'il tempère la vivacité de son langage : «Et, dit-il, lorsque je me suis trouvé dans le besoin parmi vous, je n'ai été à charge à personne.» Au lieu de dire : «Vous ne m'avez pas donné,» il dit : «Je n'ai pas reçu.» On ne peut qu'admirer sa douceur; elle n'est pas cependant sans un certain mélange de force pressante, quoique cachée, suffisamment marquée par ces paroles : «Etant présent, quand j'étais dans le besoin.» Or, de peur que ceux-ci ne lui disent : Pourquoi vous plaindre, si vous aviez ce qui vous était nécessaire ? il ajoute : «Quand j'étais dans le besoin, je ne vous ai pas été à charge.» C'est un coup nouveau qu'il frappe, en leur reprochant d'avoir porté avec peine et comme par force un pareil tribut. Ensuite il en donne une cause qui les accuse et indique le zèle jaloux de son âme, non certes qu'il veuille la mettre en première ligne, mais seulement pour dire d'où et par qui il a été entretenu, ce qui devait les exciter tout naturellement à faire l'aumône. «Car, dit-il, les frères qui étaient venus de Macédoine, ont suppléé à ce qui me manquait.»

Voyez-vous comme il les presse de nouveau par ces simples paroles ? Une première fois en disant : «J'ai dépouillé les autres Eglises,» il avait allumé dans leur cœur le désir de savoir quelles étaient ces Eglises dépouillées; maintenant, et ceci devait les pousser activement à l'aumône, il nomme ces Eglises. C'était assez pour eux de n'avoir pas nourri les apôtres; cette infériorité suffisait. Ils ne voudraient certainement pas se laisser vaincre dans le soin des pauvres. N'écrivait-il pas aux Macédoniens : «Vous m'envoyâtes plusieurs fois de quoi suffire à mes besoins, dès que je commençai à prêcher l'Évangile ?» (Phil 4,15-16) Et cet empressement qui avait donné si vite à sa vertu tant d'éclat était bien leur plus belle louange. Mais voyez comment, en toute rencontre, c'est de la nécessité seule qu'il parle, et non de l'abondance. Ces paroles : «Etant présent, quand j'étais dans le besoin,» indiquent qu'il aurait dû être nourri par les Corinthiens ; mais en disant : «Ils ont suppléé à ce qui me manquait,» Paul fait voir qu'il ne leur a même pas demandé une si juste reconnaissance; il allègue un prétexte qui n'en était pas un, à savoir qu'il avait été entretenu par d'autres : «Car ceux qui sont venus ont suppléé à ce qui me manquait.» Voilà pourquoi il dit : «Je ne vous ai pas été à charge;» non certes que je n'eusse pas confiance en vous. Il agit toujours dans le même but, et il le démontre dans les paroles suivantes; cependant il ne s'exprime pas ouvertement, il se contente d'indiquer ses pensées, il laisse aux auditeurs le soin de le comprendre. Entendez-le, en effet : «Je me suis gardé, dit-il, de vous être à charge en quoi que ce soit, et je m'en garderai encore.» Si donc je vous parle ainsi, ce n'est pas pour implorer votre assistance. «Je m'en garderai toujours.» Oh ! la dure parole ! Il n'avait donc pas confiance en eux, et il désespérait à jamais de rien leur devoir. Or, il est évident que cette générosité leur semblait onéreuse et pénible; car l'Apôtre disait : «Je ne vous ai jamais été à charge, et je ne le serai jamais.» Dans la lettre précédente, il disait aussi : «Je n'écris point ces mots afin qu'on en use de la sorte avec moi; j'aimerais mieux mourir que me voir ravir ce sujet de gloire.» (I Cor 9,15) Il répète de nouveau maintenant : «Je ne vous ai jamais été à charge, et je ne le serai jamais.»

Et qu'on ne pense pas qu'il se propose de se concilier davantage leurs bonnes grâces : «J'en atteste la vérité du Christ qui est en moi,» s'écrie-t-il. En parlant ainsi, je ne recherche pas votre faveur ni vos suffrages; «j'atteste la vérité du Christ qui est en moi, que ma gloire

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

ne me sera pas ravie dans toute l'Achaïe.» Qui sait si l'on n'aurait pas attribué sa sollicitude à des inspirations peu élevées, à la fureur secrète d'un esprit mécontent ? Mais qu'on ne l'accuse pas; car ce dont il se plaint, il l'appelle une gloire. Relisez l'épître précédente : «Quelle est donc ma récompense ? D'annoncer sans qu'il vous en coûte rien l'Evangile de Jésus Christ.» Ce qu'il appelait alors une récompense, il l'appelle une gloire, afin de leur éviter la honte de n'avoir pas fait droit à de justes demandes. Qu'importe que vous donniez, je n'accepte pas vos dons. Cette expression : «Ne sera pas arrêtée,» est une métaphore; comme l'eau des fleuves, la gloire de la simplicité de Paul se répandait partout. Vous ne mettez pas d'obstacle à ma liberté par vos largesses. Mais non, ce reproche direct aurait eu trop d'amertume. «Ma gloire, dit-il, n'aura pas d'obstacle dans toute l'Achaïe.» Ô peine cruelle ! Ô reproche sanglant bien propre à les pénétrer de terreur et de crainte ! Ils sont donc les seuls répudiés ! S'il se glorifiait, il devait le faire partout; en ne le faisant que pour eux seuls, il donne une marque certaine de leur faiblesse. Encore ici que de ménagements ! «Pourquoi ? dit-il; est-ce que je ne vous aime pas ? Dieu le sait.» La solution ne se fait pas attendre et les débarrasse de tout souci, mais non de toute faute. Paul ne dit pas : Vous n'êtes pas faibles, vous n'êtes pas forts, mais bien : Je vous aime; et cette parole était une nouvelle et sérieuse accusation. L'amour qu'il leur portait l'empêchait de rien recevoir d'eux, quand il les avait réprimandés avec tant de force.

5. Singulières conséquences du même sentiment ! L'amour qui le poussait à recevoir ici, l'en empêchait ailleurs. Tout le secret de cette contradiction apparente naissait des dispositions différentes de ceux qui donnaient. L'Apôtre ne dit pas : Je ne veux rien, parce que je vous aime; c'eût été reconnaître leur faiblesse et accroître leur terreur; il préfère donner une autre cause de son refus : «J'agis ainsi, afin d'ôter tout prétexte à ceux qui cherchent des moyens pour trouver, comme nous, un sujet de gratification.» Ils cherchaient une occasion de gloire, il fallait la leur enlever; et celle-là était la seule dont ils voulaient profiter. Inférieurs en cela comme dans tout le reste, ils avaient besoin qu'on le leur dît et qu'on le leur montrât. Rien, je l'ai déjà fait remarquer, n'édifie les mondains comme le désintéressement. Aussi, dans sa malice, le démon semble leur avoir laissé cet attrait particulier, quand sur tout autre point ils étaient coupables. Mais cela même n'est que le résultat de l'hypocrisie. C'est pourquoi, au lieu de dire : Dans leurs bonnes actions, il dit : «Ce dans quoi ils se glorifient,» raillant de la sorte cette vaine jactance qui les portait à s'enorgueillir de qualités qu'ils n'avaient pas. Un grand homme ne doit pas se vanter des qualités qu'il a, à plus forte raison de celles qu'il n'a pas, comme Paul, comme Abraham, qui disait : «Je suis cendre et poussière.» (Gen 18,27) Le saint patriarche était sans péché, et tirait de ses vertus un éclat incomparable; ne pouvant donc trouver dans sa vie un motif de s'humilier, il parle de sa nature, il dit que sous ce rapport il n'est que cendre, l'expression de terre étant encore trop noble et trop élevée. C'est ainsi qu'un autre s'écriait : «Terre et poussière, de quoi vous enorgueillissez-vous ?» (Ec 10,9)

Ne me parlez ni des couleurs du visage, ni de cette tête si fière, ni de vos riches vêtements, de vos chevaux, de vos serviteurs; voyez : où tout cela doit aboutir. Vous parlez de choses réelles que vos yeux embrassent; je vous parlerai, moi, d'autres choses représentées par le pinceau, et dont l'éclat est autrement grand. Vous ne vous laissez jamais tromper par ces dehors brillants, et vous dites qu'après tout ils sont l'image d'un corps de boue. Pourquoi vous éblouir si facilement sur les objets réels ? Nos corps sont aussi boue et poussière, même avant qu'ils périclent et tombent en dissolution. Montrez-moi donc cet homme à la tête si altière, entre les mains de la maladie, et sur le lit de ses dernières douleurs. Qu'est devenu son orgueil, son faste, l'assentiment empressé de ses serviteurs ? où sont ses richesses et ses biens ? Un vent s'est levé, qui de son souffle brillant a tout desséché. – Mais, direz-vous, même dans cette crise suprême, il porte toutes les marques du faste et de la richesse; voyez quelle richesse dans ses vêtements ? quel concours de pauvres et de riches à ses funérailles ? quels vœux ardents s'échappent de tous les cœurs pour lui ? – Pure vanité encore que tout cela : si belles qu'elles vous paraissent, ces choses passeront comme une fleur. Quand vous aurez franchi les portes de la vie et laissé aux vers du tombeau ce cadavre abandonné, je vous demanderai où va cette foule, où se sont évanouis ces cris et ce tumulte, où ces flambeaux et ce concours de femmes ? N'est-ce pas un songe ? Toutes ces clameurs, qui les a fait taire ? Toutes ces voix prêchant la confiance, parce qu'il n'y a pas de mort, comment ne les entend-on plus ? Ah ! ces choses-là, il ne fallait pas attendre pour les dire qu'il n'entendit plus rien; c'était au jour de ses vols et de son avarice, qu'en changeant quelques mots il eût été nécessaire de tenir ce langage. Ne vous bercez pas d'une confiance aveugle, nul n'est immortel; arrière donc cette folie; étouffez votre passion, et ne comptez pas sur celui que vous avez blessé. Parler de

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

la sorte en ce moment, c'est une dérision et une insulte; il n'y a plus à espérer, mais seulement à trembler et à craindre.

Encore que ces paroles soient perdues pour le défunt, puisqu'il n'est plus dans l'arène, entendez-les, vous tous, riches du monde, dévorés des mêmes soucis, qui l'avez accompagné à sa dernière demeure. Enivrés par les fumées de la richesse, vous ne savez pas vous arrêter à ces pensées salutaires; mais maintenant, en présence de ce tombeau qui, confirme mes paroles, instruisez-vous, corrigez-vous, dites-vous à vous-mêmes : Un jour viendra où moi aussi je serai porté en ce séjour ténébreux; alors il me faudra rendre compte de mes actions, et subir le châtement de mes rapines et de mes fraudes. – Mais qu'important, direz-vous, ces choses au pauvre ? Il y en a qui peuvent être heureux de voir souffrir ainsi celui qui le fit le premier tant souffrir. Pour nous, nous ne sommes pas de ceux-là, et nous ne demandons qu'à ne pas partager ce sort cruel. – Je vous loue, je vous admire de ne pas vous réjouir du mal des autres et de chercher seulement votre sécurité. Courage, je peux vous promettre ce que vous demandez. Toute injustice des hommes, supportée avec une sainte énergie, expie une partie de nos fautes. Donc, en réalité, nous ne souffrons pas des torts des hommes :

Dieu trouve dans sa charité, plutôt que dans sa justice, le moyen de les faire servir à notre plus grand avantage; et, c'est pourquoi souvent il ne les détourne pas de nous à l'origine. En voulez-vous un exemple ? Les Juifs eurent beaucoup à souffrir des habitants de Babylone; Dieu laissait faire : cependant les femmes et les enfants étaient amenés en captivité, mais cette captivité les aida à expier leurs fautes. Voilà pourquoi Dieu disait par la bouche d'Isaïe : «Consolez, consolez mon peuple, prêtres du Seigneur; parlez au cœur de Jérusalem, parce qu'elle a reçu du Seigneur des grâces qui surpassent ses crimes.» (Is 40,1-2) C'est Isaïe qui disait encore : «Donnez-nous la paix, car nos épreuves sont votre ouvrage.» (Ibtd., 26,16) Et David ne s'écriait-il pas : «Voyez comme mes ennemis se sont multipliés ; pardonnez-moi mes péchés ?» (Ps 24,19) Ne répondait-il pas à toutes les imprécations de Séméï par ces paroles : «Laissez-le faire, afin que le Seigneur soit témoin de mon affliction et me récompense de mon humilité ?» (II R 16,11-12) Moins le Seigneur nous console dans le malheur, plus nous avons de mérite; chaque outrage reçu avec foi compte pour une bonne action.

6. Lors donc que vous verrez un pauvre maltraité par un riche, ne plaignez pas la victime, gardez vos larmes pour le persécuteur. L'un se purifie sous les coups du malheur, l'autre se couvre de honte. Souvenez-vous de Naaman et de Giézi : sans doute ce serviteur d'Elisée ne déroba pas les présents de Naaman, mais il fut puni pour les avoir obtenus par ruse. La lèpre fut le châtement de son injustice. Ainsi, tandis que celui qui avait commis le mal était puni, l'autre trouvait une véritable consolation à le supporter. Pour l'âme, c'est la même chose : telle est la puissance de la tribulation, qu'elle suffit à calmer le Seigneur quand elle est imméritée; malgré nos crimes, bien que notre âme soit indigne d'être secourue, Dieu lui pardonne et détourne d'elle sa vengeance à cause de ses souffrances. Voilà pourquoi Dieu disait autrefois des nations barbares : «Je les ai livrées à de légers supplices; mais elles ont aidé mes châtements,» (Za 1,15) et portent aussi le poids de ma colère. Rien n'excite le courroux du Seigneur comme le vol, la violence, la corruption. Pourquoi ? Parce qu'il est très facile d'éviter ces sortes de fautes, qui procèdent en nous, non d'un penchant naturel et pressant, mais de la paresse de l'âme. Pourquoi donc, direz-vous, l'Apôtre appelle-t-il ce vice la racine de tous les maux ? Je ne pense pas autrement; mais j'en attribue la cause plutôt à nous-mêmes qu'à la nature des choses. Comparons, si vous le voulez, la passion des richesses à celle des sens, et voyons quelle est la plus violente; nous ne tarderons pas à reconnaître que c'est bien cette dernière, parce qu'elle a triomphé de plus grands courages. Quel homme fort et courageux la passion de l'or a-t-elle vaincu ? Pas un, mais seulement des misérables ou des hommes vils, Giézi, Achab, Judas, les prêtres juifs. La volupté au contraire a triomphé du grand prophète David. Est-ce que je prétends excuser ceux qu'elle entraîne ? Loin de là : mon but est de les rendre plus vigilants; car ils seront d'autant plus coupables que le mal commis sera plus grand. Ah ! si vous ne connaissiez pas cet animal féroce, votre ignorance pourrait vous excuser; mais, le connaissant, quelle excuse pouvez-vous alléguer ? Après David, la volupté fit encore tomber Absalon. Et quelle chute ? Salomon, le plus sage, le plus vertueux des hommes, s'endormit tellement entre les bras de la volupté, qu'il y reçut une blessure mortelle. Son père se relève, expie sa faute, et mérite une seconde fois la couronne; lui, hélas ! il fut à jamais frappé.

C'est pourquoi Paul disait : «Il vaut mieux se marier que brider;» (I Cor 7,9) et le Christ : «Que celui qui peut comprendre comprenne.» (Mt 19,12) Il ne parle pas ainsi des richesses : «Celui, dit-il, qui abandonnera ses richesses, sera récompensé au centuple.» – Comment donc affirme-t-il qu'il est si difficile à un riche d'entrer dans le royaume du ciel ? –

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

Ne voyez-vous pas encore qu'il accuse ici, non pas la tyrannie des richesses, mais la lâcheté, la servilité de ceux qui la subissent ? C'est la même chose qui ressort de ce que Paul disait sous forme de conseil. Il détourne absolument de l'avarice : «Ceux qui veulent devenir riches, dit-il, tombent dans la tentation.» (I Tim 6,9) Quant au plaisir des sens, il le défend dans certaines limites seulement et sans aucune pression absolue; il le permet ensuite. Il craignait que les flots déchaînés de la volupté n'amenassent un terrible naufrage. La volupté, en effet, est plus ardente et plus forte que la colère. On ne s'irrite pas, si l'on n'a personne qui vous pousse à la colère; la concupiscence, au contraire, nous dévore souvent, même quand l'objet en est loin de nous. Paul ne condamne pas absolument la colère, il la condamne seulement si elle est «sans motif.» De même, il ne défend pas tout plaisir sensuel, mais seulement le plaisir mauvais. «Que chacun, dit-il, ait son épouse à cause de la concupiscence.» (I Cor 7,2) Mais l'avarice, il la condamne absolument et toujours. Et cela se comprend : le plaisir des sens est nécessaire, puisqu'il se rapporte à l'ordre de la génération; la colère nous pousse souvent à voler au secours de nos frères; mais l'amour des richesses, à quoi peut-il aboutir ? c'est une passion contre nature. Ne la laissez donc pas vous saisir et vous vaincre. Que vous seriez autrement malheureux.

Voilà pourquoi Paul, qui permet les secondes noces, ne cesse de s'élever avec force contre l'argent et les richesses. «Pourquoi, dit-il, ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse tort ? Pourquoi n'endurez-vous pas plutôt quelque perte ?» (Ibid., 6,7) En parlant de la virginité, il dit : «Je n'ai point reçu de commandement du Seigneur ... je vous le dis pour votre utilité, et non pour vous tendre un piège.» (Ibid., 25,35) Il parle autrement au sujet des richesses : «Ayant de quoi vous couvrir et vous nourrir, dit-il, soyez satisfaits.» (I Tim 6,8) D'où vient donc que tant d'âmes se laissent dominer par cette passion ? Ah ! c'est qu'elles sont moins prémunies contre celle-là que contre la luxure et l'impureté; elles succomberaient plus difficilement si elles en mesuraient davantage la force. Est-ce que les vierges folles ne furent pas rejetées de la chambre nuptiale, parce que, après avoir vaincu un ennemi redoutable, elles se laissèrent vaincre par un autre plus faible et moins dangereux ? Une autre observation se présente encore ici : l'homme qui se montre supérieur au plaisir, s'il est vaincu par l'avarice, n'a pas même triomphé bien souvent de la première passion; c'est de la nature qu'il tient de ne pas éprouver de très rudes assauts de ce côté, tous n'ayant pas les mêmes inclinations violentes. N'oublions pas ces choses; gardons toujours dans notre souvenir l'exemple des vierges, et nous ne tomberons pas sous les dents de cette bête féroce. Malgré leur virginité, malgré leurs travaux et leurs peines, elles périrent à cause de leur amour de l'argent. Croyez-vous que nous échapperons au supplice, si nous tombons dans la même passion ? Je vous en conjure donc, faisons tout pour triompher de cette passion, et pour briser ces terribles liens. Le ciel sera le prix de nos efforts. Puissent ces biens innombrables nous être accordés, par la grâce et la bonté de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, honneur, puissance, comme au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.